

# LA SEMAINE LYONNAISE.



Samedi 9 Octobre 1819. (N.° 2.)

## A V I S.

Nous avons cru devoir ne faire paraître *la Semaine Lyonnaise* que tous les samedis, jusqu'au moment où un nombre suffisant d'abonnés nous mettra à même de couvrir les frais de rédaction, d'impression, de timbre, etc. Lorsque ce but sera atteint, pour donner plus l'intérêt du moment à notre feuille, nous la ferons paraître deux fois par semaine, sans augmentation de prix pour les trois premiers mois aux personnes qui, en s'abonnant d'ici à cette époque, auront, par le fait, encouragé et soutenu notre entreprise.

Il a paru dernièrement à Lyon, un ouvrage dont le titre est: *Projet de réunion de tous les cultes*. Nous avons l'intention d'en rendre compte, mais en attendant nous publions la réclamation suivante qui nous a été adressée.

Dans le courant de l'année 1815, il fut imprimé, à Lyon, chez Louis Cutty, un ouvrage en trois volumes, ayant pour titre: *Projet de réunion de tous les cultes, ou le Christianisme rendu à son institution primitive; par M. Feuillade, ancien vicaire de Privas*.

M.<sup>me</sup> V.<sup>e</sup> Cutty doit à la mémoire de son époux, d'apprendre au public, que c'est au titre sacré de prêtre que l'auteur prenait, à la longue maladie de son mari, qui ne lui permettait plus de s'occuper d'aucun travail sérieux, comme la lecture d'un manuscrit et la correction des épreuves; que c'est enfin à la négligence, pour ne rien dire de plus, d'un maître ouvrier, qu'elle doit le malheur d'avoir vu ses presses souillées par un ouvrage scandaleux, immoral et criminel. M. Cutty croyant de bonne foi avoir imprimé, sous le nom du *vicaire de Privas*, un bon ouvrage, s'était empressé, de son vivant, d'en faire hommage à plusieurs personnes respectables par la pureté de leurs principes religieux. Elles ne tardèrent pas à lui dessiller les yeux; et le chagrin qu'il en ressentit, et qui l'accompagna dans la tombe, ne put être calmé que par les efforts que l'autorité civile fit alors pour en arrêter la circulation.

M.<sup>me</sup> Cutty et ses enfans ont vivement partagé la douleur de M. Cutty, et ils espèrent que le public ne fera pas réjaillir sur eux les reproches que mérite, à juste titre, l'auteur d'un semblable ouvrage.

D. R.....

COMMERCE, INDUSTRIE.

À Messieurs les Rédacteurs de la *Semaine Lyonnaise*.

Messieurs,

Il appartient au Journal de la première ville manufacturière et commerçante de la France, de provoquer une détermination

générale sur l'époque précise où il convient d'ouvrir la foire de Beaucaire. D'autres pourront proposer quelques doutes sur la nécessité, ou même sur l'utilité de cette foire; je me borne à solliciter l'avis des négocians capables d'apprécier les convenances de son ouverture plus ou moins tardive.

A une époque déjà bien loin de nous, où le commerce luttait avec de si grands préjudices contre les entraves que lui opposait le génie fiscal, cette foire était d'un immense avantage. Heureux de jouir d'une liberté presque absolue, chaque genre de commerce s'empressait d'y apporter son tribut. Beaucaire présentait à l'Europe, à l'Asie, l'exposition générale des produits de l'industrie française, et celles-ci venaient y échanger ceux que nos lois leur permettaient d'y apporter. Une telle réunion était un bienfait: ce concours vivifiait le midi de la France, et tout le Royaume en éprouvait les avantages. Les entraves qui gênaient le commerce n'existant plus, les communications étant aussi rapides que faciles, les voyageurs du commerce se croisant en tout sens sur toute l'étendue de notre territoire, nos manufactures ayant des dépôts, des facteurs dans les villes principales de l'Europe, la foire de Beaucaire a changé de caractère; chaque jour elle perd de son importance, et déjà elle ne reste précieuse que pour la population qu'elle enrichit. Les habitans de cette contrée savent tirer un tel parti d'une réunion aussi empressée, aussi considérable, que le séjour d'un mois à Beaucaire est aussi dispendieux pour chaque négociant, que celui de six mois dans ses foyers. Du moins, si un sage calcul permettait aux manufacturiers de tirer quelque parti de ce concours, tant de frais, de dégoûts, de fatigues et quelques dangers seraient rachetés par d'honnêtes avantages. Mais une rivalité aveugle hâte chaque année l'arrivée des vendeurs, ils y étalent à l'envi leurs marchandises, lorsqu'à peine quelques acheteurs y apparaissent. Depuis le premier jusqu'au 15 juillet; le nombre de ceux-ci est tellement disproportionné avec celui des vendeurs, que ces derniers sont déjà abreuvés de dégoût, et découragés avant que la foire soit en activité. Dès le 12 ou le 15, les prix des articles ainsi offerts sont au rabais; le vendeur s'abandonne à discrétion à l'acheteur, effrayé d'une victoire qu'il redoute, lors même qu'il la poursuit; l'acheteur se trouble, s'effraye, se dégoûte, s'assortit à regret, et part persuadé qu'une révolution dans les prix va incessamment rendre sa fortune douteuse, et compromettre la sûreté des sommes qui lui sont dues. Frais, fatigues, privations, tout est en pure perte, et pendant plusieurs mois le souvenir de ces déconfitures, de ces bévues s'attache à toutes les transactions, et nuit à toutes les affaires.

Il n'est qu'un moyen d'éviter un si grave inconvénient, c'est de n'ouvrir les magasins que le 12 ou le 15, époque où l'affluence permet d'espérer que le but de la foire sera rempli avec la rapidité convenable. Les acheteurs auront le temps nécessaire pour faire leur assortiment, et les vendeurs, craignant de perdre des momens courts et précieux, régleront leurs prix avec modération, de peur d'être prévenus par des concurrents moins avides. Un juste équilibre sera établi entre ce que réclament le consommateur et le manufacturier; les marchandises ne seront pas avilies, les fortunes compromises par une effrayante variation de prix, et, ainsi qu'il arrive en toutes choses bien réglées, tous y gagneront, puisque le commerce ne peut souffrir ou languir, sans que l'agriculture, les arts et toute la population n'en éprouvent les fâcheux effets.

Donner une publicité à ces idées , c'est appeler des observations judicieuses et utiles qui peuvent hâter une mesure générale, dont le besoin se fait de plus en plus sentir. Le mal est tel que déjà l'on redoute l'approche, et jusqu'au nom d'une foire qui ne provoquait autrefois que d'agréables souvenirs , ou de riantes espérances.

Si vous croyez Messieurs , que ma lettre soit de quelque utilité , vous obligerez , en la publiant ,

*Un de vos Abonnés.*

### VARIÉTÉS.

#### *Du Charlatanisme et des Charlatans.*

Ce n'est point, M. le Rédacteur, une question grammaticale que je vous adresse sur ces deux expressions, car leur acception est tellement connue en France de nos jours, soit en médecine, soit en politique, et même dans tous les états de la Société, qu'une explication à cet égard serait oiseuse. Cependant, comme chaque jour on se laisse prendre sottement aux amorces de cet art et de ceux qui l'exercent, ils est bon d'éclairer quelquefois le public sur les formes toujours nouvelles de cette espèce de Prothée.

Permettez-moi d'abord de vous faire quelques observations qui vous auraient été peut-être fort utiles avant la publication de votre prospectus, à propos de charlatanisme. Ah! M. le Rédacteur que vous en avez peu! comment! vous avez oublié d'annoncer que votre journal serait rédigé par une société de gens de lettres! vraiment, c'est manquer aux convenances, et surtout à Lyon. Concevez donc l'effet qu'aurait produit cette annonce: une Société de gens de lettres! dans une ville où il n'en existe pas même dans son académie. Les provinciaux, sans en excepter ceux de Paris, n'auraient plus dit alors qu'on ne connaît à Lyon, en fait de belles-lettres, que les lettres de change.

Et puis, au lieu d'intituler votre feuille la semaine Lyonnaise, n'auriez-vous pas mieux fait, ce me semble, de la nommer la décade Lyonnaise! On aime tout ce qui est renouvelé des Grecs, qui eux-mêmes aimaient ce qui était renouvelé des Egyptiens, lesquels n'aimaient pas moins ce qui leur venait de la Chaldée, tel que le mot *Dekan* dont nous avons fait celui de *Décade*, qui chez ces peuples signifiait aussi l'espace de dix jours; et qui sait où les Chaldéens avaient puisé cette expression! Mais revenons à notre sujet, et parlons de quelques charlatans et de certaines charlataneries, dont le peuple Lyonnais (je n'ose dire les gens comme il faut), se laisse bernier tous les jours.

Par exemple, le journal de Lyon, naguère, a sali ses pages des injures que se sont prodiguées deux oculistes Italiens. Tous nos carrefours étaient tapissés de leurs pompeuses annonces pour l'opération de la cataracte. Eh certes! c'est une des plus faciles et des moins dangereuses de la chirurgie; et sans compter les chirurgiens-majors de nos hôpitaux, il n'est pas d'élève de quatre à cinq ans d'étude qui ne la pratique aussi bien que ces ambulans. C'est donc une grande duperie de donner des sommes considérables à des étrangers pour se faire guérir d'une affection que nos chirurgiens traitent aussi habilement, avec autant de succès, et à bien meilleur marché que les empiriques. Quant aux pauvres, on en opère annuellement 70 à 80 à l'hôtel-dieu; ainsi nous n'avons nullement besoin du ministère de ces étrangers; d'ailleurs, on sait que la chirurgie française est loin d'avoir quelque point de pratique à envier à celle des autres nations.

Ce qui paraît flatter davantage le peuple Lyonnais, ce sont les remèdes spécifiques secrets et les cosmétiques; quant aux premiers, c'est le lot des vieilles femmes; mais nos jeunes dames ont-elles besoin des seconds! Oh! ce serait une injure de le penser, elles sont douées de tant de charmes naturels, embellis encore par les plus rares qualités de l'esprit et du cœur, comme le disent tous les livres à sentiment, que c'est vraiment en pure perte qu'on vient leur offrir des masques trompeurs et infidèles.

Ces jours derniers une affiche singulière annonçait un cos-

métique sanspareil; la *crème du Cathay*, et M. Jean Farina ou *Jean Farine*, plus exercé que vous, M. le Rédacteur, à faire valoir sa marchandise, commence par annoncer ses voyages et ses correspondances dans toute l'Europe, pour trouver ce précieux cosmétique. Il nous donne une leçon de géographie tout-à-fait plaisante sur le Cathay, cette province de la Tartarie chinoise, connue même dès le temps de Ptolomée le géographe, et où néanmoins M. Jean Farina n'a point été; il nous raconte que la belle Angélique ne séduisit le beau Médor et le fameux Roland (tous trois chantés par l'Arioste), que parce qu'elle faisait usage de la crème du Cathay. Médor lui plut parce qu'il employa ce baume précieux qui lui donna une figure divine, et elle rejeta les soins de Roland qui refusa d'efféminer ses traits mâles et guerriers avec ce même filtre enchanteur; aussi devint-il fou et furieux; ce qui ne serait point arrivé, s'il eût usé de la crème du Cathay.

Mesdames de Lyon, n'imitiez point Angélique ni les belles Mantecheouses, Chingangeoises, et autres aimables Tartares, vous feriez de nous autant de Rolands.

J'aimerais bien mieux que M. Jean Farina nous eût apporté de ses voyages le fameux filtre de Circé, dont l'enchanteresse fit usage pour les compagnons d'Ulysse; on en aurait fait un grand débit en France pour transformer en animaux utiles certains compagnons malfaisans.

Au surplus, la fameuse crème du Cathay n'est autre chose que la fécule de la plante si commune, appelée *Semperviva major*. Si la faculté de médecine de Paris a donné son approbation à M. Farina, ainsi qu'il l'annonce, cette faculté a fait une sottise, et elle devrait rougir d'honorer de son nom de semblables charlataneries: il n'existe en médecine, ni remèdes, ni cosmétiques secrets, ni spécifique proprement dit.

On affiche aussi depuis deux ans l'huile de *Macassar*, avec une note géographique sur cette île et la prétendue belle chevelure de ses habitans; c'est encore une amorce bonne pour les dupes. Cette huile est tout simplement celle de sésame ou de ben, bouillie avec l'orcanette qui lui donne la couleur rouge; l'huile d'olive a tout autant de vertu. Pendant quinze ans de guerre, les journalistes nous ont fait faire des cours de géographie, c'est maintenant le tour des charlatans; nous avons une carte gastronomique de la France, nous aurons une géographie cosmétique: ainsi s'instruit le monde.

Nous avons encore quelques autres charlatanneries à démasquer, ce sera pour un de vos prochains numéros; et puis si nous voulions vous parler des charlatans politiques, que de choses nous aurions à vous dire! mais votre prospectus nous le défend. Taisons-nous donc.

M.

#### *Beaux Arts.*

Le journal des débats du 30 septembre, fait le plus grand éloge des tableaux de MM. Revoil et Richard, exposés au musée de Paris; il dit beaucoup de bien de la *Marchande de volaille*, par M. Bonnefond; de *l'intérieur du laboratoire de M. Aynard* (médecin savant dont notre ville honore), par M. Trimolet, et des jolis intérieurs de M. Genod; il ajoute que l'école de Lyon a fait en peu de temps des progrès merveilleux, et qu'elle a atteint cette année le terme de sa perfection dans les tableaux de Chevallet.

Ces Messieurs ne sont pas les seuls de notre école qui aient exposé cette année; on doit à M. Duclos un charmant paysage et une vue de Trévoux pleine de vérité. MM. Bellay, Jacomin, Thériat et Berjon, professeurs de la classe pour la fleur, ont, dit-on, envoyé à Paris des compositions très-dignes d'éloge, que nous regrettons de n'avoir pas vues lors de leur exposition à Lyon.

#### *Grand Théâtre.*

On a donné dimanche dernier la seconde représentation du ballet pantomime du bazar d'Ispahan, ou *l'esclave persanne*, par M. Roger. Le public a prouvé par de justes applaudissemens, combien c'est ouvrage lui était agréable.

En effet, l'auteur mérite des éloges. De charmans tableaux, l'intérêt de l'opéra de Marsollier conservé, et des scènes ajoutées pour la marche du ballet, font espérer à l'administration une suite de représentations.

La partition contient une foule d'airs que le public entend toujours avec plaisir, et qui servaient d'interprète à la pantomime expressive de Mlle Fanny Bias. L'ouverture et le final sont de la composition de M. Alday père, qui a su donner à son style la couleur du sujet; le tableau dans lequel on cherche à attendrir le prince Dély est très-intéressant. Le bel air de la Flûte enchantée, *soyez sensible*, sur lequel on le forme, y ajoute beaucoup de charmes.

Si l'auteur de l'article inséré dans le journal de Lyon sur cet ouvrage avait assisté à cette seconde représentation, il aurait vu que M. Roger n'a pas attendu ses observations pour faire danser un joli pas sur la gavotte d'Armide à Mlle Bias, qui reçoit avec justice le mouchoir que le prince avait accordé à une esclave qui, sans avoir la palme sur cette charmante danseuse, mérite que le public lui tienne compte de ses efforts.

M. Pécrus continue avec succès ses débuts. On peut conseiller à cet acteur un peu moins de fougue. Au reste, s'il pêche par trop d'ardeur, ce défaut est louable, et ne peut être reproché à certains acteurs qui sont de glace.

Lundi on a donné la première représentation de l'opéra comique *des Troqueurs*, paroles de Dartois, musique d'Hérold. Le public l'a entendu avec patience jusqu'à la fin, mais au moment où l'on baissait la toile, des violens sifflets en ont fait justice, et les pauvres *Troqueurs* ont beaucoup perdu au change, quoique l'élite de la troupe fût chargée de tous les rôles : la musique n'est pas digne de l'auteur *des Rosières*, et le poème n'offre qu'une faible intrigue sans intérêt, et sans aucun but moral. K...

#### UNE SÉANCE ACADÉMIQUE.

Les Grecs ne placèrent les Muses sur le haut du Parnasse, que pour marquer le mérite et le plaisir de pouvoir aborder jusqu'à elles à travers les obstacles.

*Volz. Lettre à l'Académie française.*

Dieux ! que d'originaux ! que de plaisans portraits !

E.

Un grand écrivain de ce siècle a avancé dans un ouvrage justement célèbre, que les Académies de provinces furent de tous temps autant de foyers du mauvais goût; cette assertion d'une sévérité extrême, pour ne pas dire injuste, se trouve détruite par le fait, et n'a pas besoin de réfutation. Chez une nation lettrée comme la nation française, les sociétés littéraires devaient nécessairement se multiplier à mesure que les lumières ( nous conservons à ce mot sa primitive acception ) s'étendaient de la capitale aux extrémités du royaume. Si le mauvais goût, qui sous tant de formes diverses lutte sans cesse contre ce qui est beau et utile, s'y est quelquefois glissé, la première des Académies de France a-t-elle toujours été à l'abri de ses atteintes, surtout dans le siècle de la philosophie, digne précurseur de ce dix-neuvième siècle dont l'aurore promet....

Ces réflexions furent interrompues par l'arrivée d'Ariste, mon ancien camarade d'étude, et le seul ami que j'aie retrouvé à Lyon, depuis mon retour de l'île Bourbon : Je viens, me dit-il en entrant, vous engager à m'accompagner, dans le cas où vous n'auriez pas disposé de votre après-midi. — S'il s'agit d'une partie de plaisir, vous savez, mon cher Ariste, que depuis long-temps toute relation intime a cessé d'exister entre nous; semblables à de vieux amans, nous nous en tenons à l'estime. — Ma foi, prenez-y garde; si vous acceptez ma proposition, vous courez le danger de passer trois heures au milieu des plus jolies femmes de la ville. — Ceci devient sérieux. Mais de grâce de quoi s'agit-il ? — D'assister à une séance publique de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de notre ville. — J'accepte, Ariste; à mon âge on peut rencontrer la

beauté avec plaisir, mais sans trouble, dans le sanctuaire des chastes filles de Mnémosyne. La plus belle ne sera pour moi que la Vénus armée des disciples du sévère Lycurgue.

Arrivé au lieu de la séance, je priai Ariste de vouloir bien être mon Cicerone, et de me montrer les principaux académiciens qui siégeoient ce jour-là autour du tapis vert : Je conçois, me répondit-il, que dans votre habitation de St-Denis, occupé de vos nègres et de la culture de vos cafiers, vous n'avez pu donner que peu d'instans à l'histoire littéraire de votre patrie. Les australes bucoliques de la mer des Indes, contrastent fortement avec les romans pastoraux et les églogues composés au centre de la civilisation européenne. Commençons notre revue : l'Académicien placé en face de nous, et dont la verte vieillisse rappelle le portrait qu'a tracé Virgile d'une triste divinité avec laquelle une comparaison serait une injure, c'est l'estimable et élégant auteur des *Soirées Provençales*, ce doyen des troubadours dont plusieurs pièces de vers vous ont causé un plaisir si vif. Près de lui vous distinguez l'érudit et infatigable bibliothécaire, dont les savantes recherches ont rendu aux lettres des services signalés; l'élégant traducteur d'Homère, M. Dugas-Monbel; le savant antiquaire Arthaud; les trois peintres célèbres dont s'honore l'école lyonnaise, MM. Revoil, Grobon et Richard; le chimiste Raymond, inventeur du bleu qui porte son nom; le mélancolique auteur d'*Antigone*; MM. Viricel, Cartier, Para, Martin, médecins distingués; M. Mollet, professeur de physique, dont les explications claires et précises, ont su faire goûter aux dames l'étude d'une science à laquelle elles semblaient devoir demeurer étrangères, l'orateur Camille-Jordan; le spirituel de Laureacin, et...

Ariste en étoit là lorsque le président, agitant la sonnette placée devant lui, annonça l'ouverture de la séance. Je n'entreprendrai point de donner ici l'analyse des différentes lectures qui furent faites; chaque pièce annonçait dans son auteur un talent distingué; mais je ne peux m'empêcher de faire une réflexion que l'air distrait de plusieurs auditeurs me parut confirmer, savoir, que la section des lettres se trouve entièrement sacrifiée à celle de sciences.

En sortant, je fis part à mon ami de quelques observations que j'avois été à portée de faire sur nos voisins: Quel est, lui dis-je, cet homme pâle et sec, placé à notre droite, et dont la physionomie immobile m'a rappelé les momies des Egyptiens. C'est un médecin étranger à ce département; il espérait entendre quelque dissertation sur la fièvre muqueuse; son attente s'est trouvé trompée; jugez de sa mauvaise humeur. — Et cette dame au maintien roide, à l'air méditatif, qui occupait le premier rang à gauche. — C'est une de mes voisines, mère de six enfans; elle a renoncé depuis un an aux bals et aux soirées, pour prendre un maître d'Algèbre, dans l'espérance de devenir une seconde Duchâtelet; son époux tremble, non sans raison, qu'à l'exemple de la célèbre Emilie, l'envie de faire des vers ne vienne se mêler à la passion des mathématiques, et que l'étude de la rime et de l'hémistiche, ne marche de compagnie avec celle du Binôme. — Je ne crois pas que la jeune personne qui étoit assise à ses côtés partage le même goût; à seize ans on ne prend pas un vol aussi élevé. — Non sans doute. Cette belle enfant est la nièce de la dame en question: nourrie de la lecture de Corinne et d'autres romans fameux, elle a acquis un tel degré de sensibilité, que tout ce qui l'entoure lui est devenu entièrement indifférent. Elle habite à présent un monde idéal; sa plus douce ainsi que son unique occupation, consiste à tracer le plan d'un roman, en attendant qu'elle en soit l'héroïne. — Et ce beau jeune homme étendu avec nonchalance sur deux sièges, et presque couché sur ses voisins, et que j'ai remarqué sortir d'un air mécontent, le connaissez-vous ? — C'est un habitué du grand Théâtre: de mauvais plaisans lui avaient annoncé qu'il serait fait lecture d'une dissertation sur la longueur que doivent comporter les tuniques de *Mesdames du corps de ballet*, vues de l'orchestre. Vous concevez le désappointement de notre amateur. Cet autre jeune homme au regard en-dessous, placé derrière la jolie demoiselle dont je

( 4 )  
viens de vous parler, s'est persuadé être devenu homme de lettres, pour avoir conçu depuis trois semaines l'idée d'un mélodrame intitulé *le massacre des innocens*; il cherche à présent un ami qui veuille bien s'occuper du plan, un autre qui se charge du dialogue, et un mécanicien qui trouve le moyen de construire les *petits juifs* destinés à être égorgés sous les yeux des spectateurs.

Ariste achevait sa revue satyrique, comme nous regagnâmes ma demeure: je l'engageai à passer la soirée avec moi. Il se rendit à mon invitation, et pour nous préparer un sommeil paisible, nous fîmes lecture du *Journal de Lyon*.

*L'Hermite de la Chaussée Perrache.*

— Nous félicitons le *Journal de Lyon* de l'excellente plaisanterie grammaticale qu'il a insérée dans son avant-dernier N.º; (y a-t-il rien en effet de plus plaisant qu'un grammairien?) ce froid et lourd galimatias a dû bien amuser les lecteurs! Quant à nous, nous ne mettrons point à profit les leçons d'un maître qui ne sait pas même mettre sa signature; car à la première syllabe de son nom A, il a omis une particule négative qui lui sert de complément; il aurait dû au moins en faire une *charade* ou un *logogriphe*.

— Dans le même numéro du *Journal de Lyon*, M. A... semble désigner comme un des rédacteurs de la *Semaine*, un *loueur de livres* qui tient *bureau d'esprit*, entouré de *fringantes Chambrières*. Nous ne savons jusqu'à quel point tout ceci est spirituel, mais c'est au moins une indécente personnalité. En effet, on n'a pas le droit d'attribuer à qui que ce soit un prospectus non signé. Que le *Journal de Lyon* attaque les articles de la *Semaine* sous le rapport littéraire, rien de plus simple, il en est le maître, on est prêt à lui répondre, mais qu'il s'abstienne de désignation inconvenante, car il est des gens sensés dans le monde, abstraction faite des opinions, qui rient volontiers des querelles de journaliste à journaliste, mais qui blâment hautement tout ce qui sent la partialité et la haine; et M. A... en épousant les intérêts du *Journal de Lyon*, ferait preuve d'un mauvais esprit s'il se livrait à des attaques de ce genre; d'ailleurs, la personne qu'on a voulu désigner n'est point l'éditeur de la *Semaine*, elle en reçoit les abonnemens comme elle en reçoit pour d'autres journaux, et voilà tout. Quant à la rédaction, elle n'en est pas même chargée, puisque ce journal compte plusieurs rédacteurs; les nouvelles théâtrales, les *bruits de salon*, etc., ne peuvent lui être attribués, n'ayant ni le temps ni la volonté de s'en occuper. M. A... qui est en bon chemin de dire des injures, attaque le défunt *spectateur Lyonnais* qui n'a plus rien à démêler avec les vivans. On pourrait lui rappeler ici ce vers de M. Le Brun.

Il est des dieux vengeurs près des tombeaux assis.

Il prétend que ce journal partait du *grenier à sel* du *loueur de livres* (pour nous servir de l'expression *élégante et polie* de M. A...); eh bien, il y a là une erreur très-forte; jamais la personne qu'attaque M. A... n'a écrit une seule ligne dans cette feuille. Les rédacteurs étaient bien connus de notre critique, quoiqu'il feigne de ne plus se souvenir que deux d'entre eux étaient ses amis. Il ajoute qu'une *grosnière médiançe* présidait à sa rédaction. Autre erreur; on se plaignait que le *spectateur* était froid et sans malice. Au reste, nous laissons à ces Messieurs le soin de se défendre contre un aussi rude champion que M. A..., ils sont gens d'esprit, et peuvent facilement faire écrouler son échafaudage de mauvaises plaisanteries. Nous ne relèverons pas les fautes de grammaire que fait M. A..., en cherchant à corriger celles du prospectus de la *Semaine*, ce serait à n'en plus finir, et il faut laisser en paix ce moderne Aristarque, il n'y entend pas malice; nous avons aussi trop de bonne foi pour chercher comme lui à tronquer des phrases, afin de les rendre incorrectes. Comme il ignore à ce qu'il paraît ce que c'est que la *partie dramatique* d'une affaire, nous lui pardonnons les niaiseries qu'il se permet à ce sujet. Mais ce qu'en conscience nous ne pouvons lui passer, c'est qu'en parlant des *fringantes chambrières*, il se mêle

lui-même parmi les cuisinières pour entendre sur nos quais *Paillasse* dire aux passans: *entrez, Messieurs, prenez vos places*, et autres balivernes de ce genre, et c'est au sujet de notre prospectus que M. A... a rêlé ces belles choses. *O Vadé!* où est-tu?

Au reste, veut-on savoir d'où vient la grande colère de Messieurs du *Journal de Lyon*? ils ont craint que l'apparition de la *Semaine* ne leur fit perdre le peu d'abonnés qui leur reste. Les rédacteurs de la *Semaine* n'ont pas la prétention de se croire infallibles; ils ne visent pas à l'esprit, mais à être utiles: c'est au public seul dont la majorité est toujours impartiale, à juger de quel côté sera le talent et la bonne foi.

M. D.

#### *Bulletin des Evénemens.*

Samedi dernier, à sept heures du matin, une jeune fille s'est jetée du Pont-volant dans la Saône; un homme de rivière qui se trouvait là fort à propos, a eu le bonheur de la retirer vivante; on lui a prodigué tous les secours qu'exigeait son état: on présume qu'un amour contraire est la cause de la funeste résolution qu'avait prise cette jeune personne.

Le Théâtre des Célestins a donné mardi la mort de Kléber. Le malheureux accident arrivé au cirque des Brotteaux n'a point empêché la foule de se porter à cette représentation. Nous n'avons pu pénétrer; il nous est donc impossible de rendre compte de cet ouvrage, ce sera pour un autre numéro. On donnera mercredi prochain *les Bollivards* et *les Morillos*; nous en parlerons.

— Le 5 octobre, à midi, un bœuf faisant partie d'un troupeau arrivé sur la place de la boucherie des Terreaux, s'étant échappé, a parcouru les rues Lanterne, de l'Enfant-qui-pisse et de la Pêcherie, le port de la Feuillée, et les quais jusqu'à la porte de Serin, par où il est sorti de la ville.

Dans ce trajet, il a renversé trois personnes qui ont été plus ou moins grièvement blessées, soit par la chute, soit par les coups qu'elles ont reçus de cet animal qui a, dit-on, poursuivi sa course jusqu'à Neuville, où l'on ne sait même encore s'il a pu enfin être arrêté.

— Le 6, vers les sept heures du matin, le feu s'est manifesté dans une maison de la place de la Fromagerie; la flamme qui sortait de la cheminée a d'abord jeté l'alarme dans le voisinage; mais les premiers secours ont suffi pour éteindre le feu, qui n'a fait aucun mal.

#### *Errata.*

Il s'est glissé dans quelques exemplaires de notre premier numéro, plusieurs fautes d'impression assez graves; dans la huitième ligne du feuilleton, au lieu de *cela en aurait mieux valu*, lisez, *cela aurait mieux valu*. A la fin du journal, au lieu de *publicité*, lisez *publication*. Dans la quatrième colonne, au lieu de *avec qui il était séparé*, lisez *dont il était séparé*. Nos lecteurs auront facilement deviné les autres fautes qui sont légères.

Cette feuille paraît le samedi de chaque semaine.

Le prix de l'abonnement est de cinq francs pour trois mois, et cinq francs cinquante centimes pour le dehors. Chaque Numéro détaché coûtera 40 centimes.

*Les abonnemens ne peuvent dater que du 1.º et du 15 de chaque mois.*

#### ON S'ABONNE A LYON,

Au Bureau du Journal, place St-Jean, N.º 3, au fond de la cour, à droite; chez M.º Barreau, née Liébaud, rue St-Dominique, N.º 15; chez Chambet, libraire, rue Lafond, N.º 2; chez Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillet, N.º 7; et pour les Départemens, chez les Directeurs de la poste aux lettres.

#### AVIS.

On insérera dans la *Semaine Lyonnaise* les avis, annonces judiciaires, ventes, demandes de tout genre, et tout ce qui est relatif au commerce: le prix de l'insertion sera modéré.